

## Et si, et si...

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir,

ni la manière avec laquelle cette découverte allait un jour infléchir sur le destin de Jonathan S. Jonathan qui, par un concours de circonstances malheureuses s'était aventuré là, au fond du jardin, avant de scruter ce buisson où il venait de faire sa découverte.

Mais cette ruche n'était pas l'objet de sa recherche. Elle aurait pu contenir le plus grand des trésors qu'elle ne l'aurait pas intéressé plus que maintenant.

L'objet de sa quête était de loin bien plus précieux que n'importe lequel de tous les trésors de ce monde. Il n'en avait soufflé mot à personne car alors on l'aurait pris pour un sot, pire, peut-être pour un fou bercé par les illusions de l'innocence due à son âge. Et fou il l'était, en effet, mais de cette folie que chaque homme devrait un jour connaître, une folie qui fait tourner les têtes et éclaire la vie d'un sens nouveau.

Personne ne pouvait comprendre ce qui se passait en lui à ce moment-là, parce que personne ne savait ce qu'il en était vraiment, de lui, et de sa vie et de sa relation à ce monde qui l'avait reçu en son sein sept ans plus tôt. Personne ne devait jamais rien en savoir et il aurait encore préféré passer pour un niais plutôt que de voir son secret révélé. Du haut de son jeune âge, Jonathan S savait ce qu'il avait à faire.

Alors il acheva son exploration du buisson et poursuivit sa prospection, en vain. Le soir venu, il retrouva sa chambre. Elle était son lieu de repli, sa base de vie. Là, dans cette chambre, lui, ce jeune garçon timide et farouche sous bien des aspects, se sentait en sécurité. Personne n'était jamais venu le chercher ici, personne jamais ne l'y avait encore dérangé. Dans ce nid douillet Jonathan exerçait ses deux activités préférées : laisser libre cours à ses pensées et dormir. Le sommeil n'était pas pour lui seulement l'occasion du repos mais aussi une manière de s'extraire de ce monde parfois si injuste.

Il se remémora alors tous les lieux de son exploration et se demanda où il n'avait pas pensé à regarder. En définitive, il n'y avait aucun autre endroit où chercher. Il avait placé un grand espoir dans cette aventure. Il avait sincèrement cru pouvoir trouver des indices ici où là, ou tout au moins un, un tout-petit même qui l'aurait mené sur une piste, mais là, rien. Son cœur se serra si fort qu'il se sentit défaillir. Un cœur en train de rompre sous le poids du désespoir et cette fois il se sentait glisser sur les pentes de la folie, celle-là même qui vous fait perdre non seulement la raison mais

également votre identité et parfois même la vie. Alors il s'est ressaisi, avant qu'il ne soit trop tard. Comment ? Il n'en sut jamais rien, certainement une action ou une réaction de l'instinct de survie qui sommeil en chacun de nous.

S'il y est parvenu, ce fut cependant au prix d'un grand sacrifice, mais aux grands maux les grands remèdes. Il ne put toutefois faire barrage à cette grande détresse qui accompagne ces maux que l'on couvre sans jamais vraiment soigner. Car s'il arrive que l'on puisse par différents stratagèmes tromper son esprit, il ne s'agira jamais que d'une illusion. Bien dissimulées, ces peines mal pensées laisseront en ceux et celles qu'elles frappent des traces profondes et durables que même l'oubli ne peut faire disparaître. Alors, sporadiquement, dans les moments les plus inopportuns de la vie, elles referont surface pour raviver une douleur que l'on croyait enfouie pour toujours. Et ce fut le cas, à un moment clé du destin de Jonathan S, malgré sa courte existence. Mais avant cela, pour clore ce chapitre de sa vie, Jonathan ressentit une profonde tristesse, celle-là même de ceux qui viennent de perdre un être cher.

Il fondit en larme et s'allongea sur son lit. Il laissa couler un flot continu de larmes. Jusqu'alors il ignorait que l'on puisse autant pleurer, lui qui pourtant avait appris l'art de laisser sa tristesse s'extérioriser pour s'en libérer. Dans ces moments-là, Jonathan était incapable de réfléchir, et à cet instant précis, plus rien n'avait pour lui d'importance. Il fit cependant l'effort de repenser à la ruche, sa seule véritable découverte de la journée. Elle lui avait procuré un sentiment étrange, il ne saurait expliquer exactement pourquoi. En temps ordinaire, sa curiosité l'aurait invité à l'ouvrir et à en examiner le contenu.

À l'inverse sa prudence naturelle lui aurait certainement préconisé de n'en rien faire. Alors il n'en aurait rien fait. Il connaissait son degré limité de témérité. Et puis, que pourrait contenir une ruche si ce n'est des abeilles ? Et les abeilles, ça pique et les piqûres d'abeille, c'est douloureux ! Alors, il se mit à en imaginer deux, puis dix, trente, cinquante puis des centaines de piqûres qui recouvraient son corps tout entier et le soumettaient à une torture insupportable. Il arrêta là son décompte. Conclusion, mieux valait trop de précautions que pas assez. Il en était maintenant convaincu, cette ruche était le signe d'un grand danger.

C'était là d'ailleurs sa toute première impression, au moment de sa découverte. Il se souvient très bien de ce sentiment étrange qu'elle lui avait laissé au plus profond de lui. Une sensation pareille à celle qui se produit lorsque l'on croise des virages qu'il faut savoir négocier au moment de les franchir. Son corps tout entier s'était mis à picoter comme envahi par une fourmilière. Une énergie l'avait traversé et laissé cette trace piquante qui prévient d'un de ces moments clés d'une vie qu'il vaut mieux ne pas manquer.

Encore fallait-il qu'il s'en souvienne le moment venu, sous couvert qu'il comprenne que ce moment se présentait à lui. Sa divagation sur sa trouvaille lui avait changé les idées et il ne pleurerait plus. C'était une technique qu'il avait développée pour ne pas se laisser envahir par une trop grande tristesse. Il l'avait baptisé : la diversion. Il ferma les yeux et s'endormit du sommeil du juste. Et c'est ainsi que Jonathan passa l'épreuve de son premier deuil.

Avec le temps il finit par oublier la ruche et bien d'autres choses encore, mais il n'est pas rare de voir l'érosion déterrer ces cadavres que l'on enfouit trop vite. Les vacances étaient terminées et il avait repris le chemin de l'école et avec elle les devoirs, et avec eux, les brimades. Sa situation s'était détériorée. Au quotidien, il vivait maintenant un enfer, tout au moins est-ce comme cela qu'il le vivait au plus profond de lui. Ses résultats mettaient systématiquement la maisonnée sens dessus dessous. Son frère ne faisait guère mieux que lui au collège et les mauvaises nouvelles sur le carnet de notes ne tombaient jamais en même temps, alors les coups pleuvaient pour un rien. S'il ne s'agissait pas de violences physiques alors c'était l'occasion d'une violence verbale, bien plus dévastatrice encore, car elle s'attaquait à l'intégrité même de sa personne, de celui qu'il était en train de devenir.

Quand il ne se passait rien du côté de l'école, les parents s'embrouillaient dans des histoires qui dépassaient de loin l'univers d'une enfance tendre et innocente. Il y avait désormais au sein de cette famille une tension permanente générée par un environnement incertain et chaotique. Cela n'avait pas été toujours le cas et Jonathan avait connu une période de grand bonheur, où la vie semblait être un immense et vaste paradis. C'est tout au moins de cette manière qu'il avait vécu cette période, bien que du paradis il ne connaissait rien. Cette situation avait duré trois ou quatre ans, cinq peut-être. À cet âge-là le temps est incertain, il n'est encore qu'une notion sans consistance.

Dans ces périodes de dépression familiale Jonathan se réfugiait dans sa chambre et dormait, c'était sa manière à lui de fuir le tourment. Alors il ne pensait plus à rien et parfois il arrivait qu'au matin la situation se soit calmée, comme par magie. Il se réveillait alors dans une famille presque heureuse, comme avant. Mais cela ne durait jamais bien longtemps, car s'il arrive que le passé rattrape le présent, l'histoire, elle, tend à toujours se répéter, jusqu'à ce que les erreurs soient corrigées. Alors le cycle recommence. Et l'ambiance chez Jonathan redevenait délétère. Alors Jonathan n'avait qu'une envie : fuir pour réécrire son histoire autrement. Et à sa majorité, c'est ce qu'il fit, sans se poser de questions, et sans rien anticiper. L'entreprise était risquée mais il devait agir. C'était une question de survie.

Il erra quelque temps, vivant de la maigre générosité du monde. À cette époque son véritable vagabondage fut spirituel. Maintenant qu'il était libéré de toutes tensions extérieures, il pouvait à

nouveau réfléchir. Il fit une introspection. Il avait décidé de réaliser un premier bilan de sa vie pour enfin choisir le chemin qui serait le sien. C'est à cette période qu'il rencontra deux autres jeunes gens dans la même situation que lui.

Le soir pour remplir les silences, ils se racontaient, autour d'un feu, leurs histoires personnelles, déchirantes et destructrices. Ils se comprenaient, un lien invisible les reliait, ça les réconfortait. Avec le temps et tous ces échanges, Jonathan se rendit compte qu'il était loin d'être le seul à avoir été élevé « à la dure ». Ça semblait même être une généralité, tout au moins dans les familles où la misère s'installe. Et pour cause éduquer n'a rien d'inné, cela s'apprend. Et où apprend-on chez les miséreux ? Pas dans une littérature riche de conseils avisés prescrits dans des livres toujours trop chers pour eux. Le pauvre apprend sur le tas. Alors beaucoup de pères et de mères en devenir reproduisent l'exemple de leurs propres parents et la manière avec laquelle ils les ont dressés. Car c'est cela que l'on fait chez les indigents, on dresse les hommes de la même manière que l'on élève les animaux. Lorsqu'il comprit cela, Jonathan fut incapable d'en vouloir encore à ses procréateurs. Ses parents ne pouvaient pas mettre en pratique ce qu'ils ignoraient. Dès lors Jonathan n'éprouva plus aucune rancœur envers eux malgré cette violence quotidienne qu'ils lui avaient infligée pendant toutes ces années de son enfance. Et dire que tout ce temps il avait nourri envers eux une haine féroce.

C'est là, semble-t-il une technique usuelle pour supporter la maltraitance. Quand l'amour manque alors souvent il ne reste plus que la haine à s'offrir en partage et la vie a besoin de l'un ou de l'autre pour exister. Malgré cette haine implacable, il n'était jamais parvenu à ne plus les aimer totalement. Cela créa en lui une grande confusion. Quant à l'éclairage de ses conversations nocturnes, s'il l'aidait à mieux comprendre certains aspects de sa vie d'avant, il produisait également de nouvelles zones d'ombre.

Ainsi se demanda-t-il, comment il pouvait être possible que dans la conscience des adultes il ne puisse exister aucune opposition entre le fait d'aimer et de frapper, d'aimer et de torturer l'esprit avec des mots cinglants qui transpercent le cœur jusqu'à le briser ? Bien entendu les parents de Jonathan n'étaient en rien des bourreaux comme il arrive qu'il y en ait dans ce monde qui est le nôtre. Mais il est un âge où tout semble démesuré lorsqu'une action devient traumatique. Ses parents avaient beau lui avoir rabâché que c'était pour son bien, il ne comprenait pas, vraiment pas. Il ne voyait aucun bien dans l'usage de la violence. Ses compères lui expliquèrent alors que dans les milieux défavorisés, les parents rêvent pour leurs enfants d'une vie meilleure que les leurs. Ils projettent en eux la vengeance d'une injustice dont ils se sentent les victimes. Alors tous les moyens à leur disposition leur semblent une manière juste d'agir, eux-mêmes ayant été éduqués de cette manière sans jamais en mourir. Il n'y avait dans la violence de ces parents aucune

haine, simplement une grande colère envers le monde, envers la vie. Jonathan se devait de réussir là où ses parents avaient échoué, il était le porteur d'un espoir indicible, tout comme son frère. Si les coups pleuvaient parfois sans aucune raison véritable, c'était là, la manifestation d'une accumulation de frustrations nées de la tyrannie d'une vie médiocre, alors même qu'aucun de ses deux parents ne ménageait ses efforts pour qu'il en soit autrement, mais en vain. C'était aussi parfois l'œuvre d'une fatigue provoquée par un rythme de vie insoutenable qui saperait les corps les plus robustes et les consciences les mieux endurcies.

Des corps et des esprits où viennent s'échouer le sac et le ressac des obligations quotidiennes. Des obligations si nombreuses qu'elles ne peuvent être remplies qu'au prix d'un repos sacrifié. Et si sa mère n'avait pas travaillé le jour, ni son père la nuit, ni l'un la semaine, ni l'autre le week-end sa vie n'aurait-elle pas été plus douce et agréable, plus équilibrée ? Mais la vie de famille s'effaçait devant le monde du travail, parce qu'il fallait bien vivre et que pour cela il fallait gagner son pain et que la société le leur imposait. Elle ne semblait d'ailleurs pas très inquiète, cette société, que les enfants de sa république soient laissés livrés à eux-mêmes. Pour eux, elle avait mis en place une justice implacable et dressé des prisons pour les éloigner de son cœur. C'est là tout l'esprit démocratique en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, dans cette société enserrée dans un carcan capitaliste débridé qui touche à son apogée et qui a réussi à mettre à son service tout l'univers du monde politique. Il fallait faire avec, mais toute la famille trouvait cela terriblement injuste, Jonathan le premier. D'ailleurs il ne voulait pas d'une vie comme la leur. Il ignorait encore ce qu'il désirait vraiment et puis la question ne se posa plus.

Lui Jonathan S venait, pour la seconde fois de sa vie, de tomber en dépression comme à l'époque de l'étrange histoire de Monsieur Patrick, où il avait vécu son premier deuil.

Mais on ne tombe pas en dépression dans l'univers de la rue. Car alors vous devenez une cible facile. Cependant, on ne choisit pas la dépression, elle vous traverse comme le ferait un ouragan d'une île du pacifique. Et alors elle vous dévaste. Jonathan savait cela puisque déjà il l'avait connu à un âge où d'ordinaire elle n'existe pas, du moins le croit-on. Je veux parler ici de l'enfance. Alors il s'isola plusieurs semaines et lorsqu'il revint à la civilisation, il avait maigri, pareil à un prophète qui aurait traversé le désert ou à un naufragé qui aurait survécu tant bien que mal sur une île abandonnée par les hommes. C'est la faim qui lui avait fait reprendre pied avec la réalité, mais la faim n'est pas un remède, alors il avait gardé en lui une profonde aigreur. Sa haine de ce monde qui le rejetait s'était métamorphosée. Sa désespérance d'un avenir meilleur avait remué en lui une nuée d'idées sombres. Il ne supportait plus cette société qui traite les pauvres qu'elle produit comme des moins que rien. Une phrase du président fraîchement élu résonne encore en lui comme une sentence mal écrite : « il y a ceux qui réussissent et ceux qui ne sont rien ». Voilà ce que la

société pensait de lui, de ses parents et de tous ces pauvres bougres qui chaque matin se lèvent pour aller gagner une misère dont on les chargera ensuite. Il avait envie de vomir devant l'ignorance et l'arrogance de ces gens qui vivent dans un autre monde. Qui étaient-ils ces êtres supposés supérieurs pour juger ainsi leurs semblables ? Étaient-ils des dieux ? De quelles éminences se prévalaient-ils pour se croire aussi émérite ? Ils allaient voir qui était Jonathan. S ce moins que rien. Il allait laisser une trace dans ce monde, il allait leur montrer à tous de quel bois il était fait. Alors il releva une fois encore la tête.

En conséquence de quoi, il décida de retourner voir Monsieur Patrick. Relation de cause à effet, une dépression en rappelant une autre ? Ou simple trait du destin ? On n'en saura jamais rien et toute appréciation sur le sujet ne serait que purement spéculative. Mieux vaut s'en tenir aux faits. Et ce que l'on sait avec certitude, c'est que Jonathan a décidé de retourner chez M. Patrick à cette période de sa vie. C'est M. Patrick en personne qui l'a rapporté à un chroniqueur qui un jour a franchi le seuil de sa porte en quête de réponses. Peut-être avait-il besoin d'aide lui a-t-il dit. Il avait l'air d'un être malheureux et désorienté.

En le voyant sur le pas de sa porte M. Patrick avait été surpris, il s'en souvient très bien. Pourquoi revenir ? Pourquoi maintenant ? Jonathan était sorti de la vie des Patrick après qu'il soit venu une dernière fois errer une journée entière dans leur jardin. C'était le surlendemain du jour de la disparition inquiétante de Jessica et de sa mère. Après cela il n'avait plus eu aucune raison de s'y rendre, puisqu'il venait chez les Patrick avec sa mère qui travaillait chez eux comme gouvernante, et qu'après cette terrible tragédie, elle fut remerciée, sa présence n'étant plus jugée indispensable. Si les premières fois Jonathan avait accompagné sa mère sur son lieu de travail, c'est parce qu'il n'avait d'autres choix et que ça ne dérangeait pas les Patrick. Par la suite, c'est lui qui en avait expressément fait la demande. M. Patrick s'en souvient maintenant, Jonathan avait rapidement sympathisé avec sa fille Jessica. Et Jessica trépirait toujours la veille des jours où Jonathan devait accompagner sa mère chez eux.

Quant à Jonathan, il revenait toujours joyeux de chez les Patrick. Il faut reconnaître qu'il s'amusait beaucoup et sa mère ne le voyait quasiment pas de la journée. Un jour elle faillit même repartir sans lui. C'était le temps où tout était différent, chez les Patrick comme chez Jonathan. En cette période de la première partie de son enfance, il régnait chez lui une atmosphère apaisée et heureuse. Il n'y avait pas les tensions dues à l'incertitude du destin comme après que sa mère ait perdu son emploi alors que son père voyait le sien dangereusement menacé. Peut-être aussi que ses parents s'aimaient toujours à la manière de ces jeunes amoureux qui croient encore en l'insouciance de la vie. C'est après ces sombres événements que tout s'assombrit chez Jonathan comme dans sa famille.

En voyant la porte s'ouvrir et la silhouette de M. Patrick, Jonathan ressentit en lui remonter des tas de souvenirs heureux. En l'espace de quelques secondes il fut submergé par une vague d'émotions qui lui fit monter les larmes aux yeux. Le même processus s'était produit chez M. Patrick. Alors les deux hommes se sont naturellement enlacés. Une manière subtile de dissimuler des larmes incontrôlables qu'un raz de marée émotionnel avait déclenchées avec ces retrouvailles inattendues. Les deux hommes évoquèrent naturellement le passé commun qui les unissait. C'est seulement à ce moment-là que Jonathan s'est souvenu de Jessica, Jessica Patrick l'amour de sa jeunesse, l'amour de sa vie, le seul, l'unique, le vrai.

Comment avait-il pu l'oublier ? C'est arrivé avec sa première dépression. Pour y survivre et faire passer cette envie irrépressible de mourir il n'avait eu d'autres choix que d'enfouir cette histoire quelque part au fond de lui. Une fois la plaie rouverte, un flot d'une douleur insoutenable déferla en lui. Jonathan lutta désespérément, mais comment lutter face à la perte de l'amour de sa vie ? Il fallait faire diversion. Jonathan signifia habilement à M. Patrick sa nécessité de s'activer. C'est aux cours de la seconde visite de Jonathan que M. Patrick lui a proposé de venir travailler chez lui de façon temporaire.

Le jardin de la propriété avait besoin d'un bon coup de nettoyage, c'était l'occasion. Et le jardin était grand. Plus de quatre mille mètres carrés de terrain à remettre en état dont seulement la moitié avait été entretenue régulièrement au cours des dix dernières années. Jonathan n'allait pas s'ennuyer et il mit tout son cœur à l'ouvrage. Au fil de sa progression il redécouvrit tous ces endroits où il se réfugiait avec sa bien aimée pour s'adonner secrètement à des activités de jeunes amoureux en pleine découverte de sensations nouvelles. Que de moments de bonheurs il avait vécus en ces lieux. Avec le temps, une routine s'est installée et les deux amoureux avaient manqué de précautions. Cela n'échappa pas à l'attention de Madame Patrick, toujours à l'affût. Madame Patrick était une très jolie femme douce mais instable. Elle avait prévenu Jessica qu'elle ne pouvait s'amouracher d'un jeune homme de sa condition. Il est des milieux incompatibles, lui avait elle dit et tu vas vers de grandes souffrances si tu persistes sur cette voie. A cet âge-là on n'écoute rien ni personne, on se cache encore mieux et l'on croit que le tour est joué. Poursuivant son avancée dans son entreprise de remise en état du jardin, Jonathan parvint au buisson à la ruche. Cet épisode de sa vie avait été si peu signifiant pour lui qu'il en avait oublié tous les détails. Il ne lui restait qu'un vague souvenir de sa peur de l'ouvrir. Une peur enfantine dont il s'amusa en ouvrant l'objet de sa découverte passée. Ce fut pour lui un choc, et c'est tout hagard qu'il ressortit du buisson.

Il vit alors Monsieur Patrick courir vers lui en vociférant. Il venait tout juste de voir Jonathan vers le taillis. Et alors il s'est souvenu. La ruche, Jessica, l'accident, et il cria à Jonathan de faire

attention, qu'il y avait une ruche dans ce fourré et qu'il ne fallait pas qu'il y aille, sous entendant un éventuel danger. C'était trop tard. Jonathan était KO debout. Il essaya de n'en rien laisser paraître. C'était trop dur. Il se mit à accélérer le pas. Il voulait fuir. Il se mit malgré lui à trotter et finit par s'enfuir. Dans ces moments de stress intense, Jonathan s'en remettait tout entier à son corps qui agissait alors comme bon lui semblait. C'était sa façon à lui de lâcher prise. Une nouvelle fois il abandonna la maison Patrick. Comme il aurait aimé, à cet instant, avoir un jeu vidéo sous la main pour s'extraire de cette réalité insupportable. Mais il était à la rue. Alors il se réfugia dans ce trou à rat qui désormais lui faisait office de chambre.

Sa découverte repassa inlassablement en boucle dans sa petite tête. Que faisait cette arme dans la ruche. Pourquoi était-elle avec le doudou de Jessica ? Pourquoi ? Pourquoi se répéta-t-il encore et encore. Se pouvait-il que M. Patrick soit à l'origine de la disparition de sa femme et de sa fille ? Devait-il le dire à la police ? Il ne voulait pas y croire. Non ce n'était pas possible. Cette issue tragique n'était pas envisageable pour lui. La nausée le gagna et il se mit à vomir de la bile, lui qui avait le ventre vide depuis trois jours. Et vlan ! Tout s'embrouillait à nouveau dans sa tête, il était dévasté comme un champ après la bataille. Tout en lui relevait maintenant de la ruine. Tous ses efforts pour se maintenir debout étaient désormais vains. C'était un cauchemar qui n'en finissait pas. Il se pinça pour se réveiller.

Mais il ne rêvait pas. Cet événement venait d'abattre ses dernières certitudes et c'est à partir de ce coup de théâtre que tout s'accéléra dans la vie de Jonathan. Désorienté, perdu dans sa propre existence, il rapporta toute l'histoire à Momo. Son compagnon d'infortune l'écouta attentivement et en guise de conseil avisé lui prescrivit une cure de religion. Allah l'avait beaucoup aidé et l'aidait encore dans les moments difficiles. Momo n'était pas homme à décider par lui-même, désormais Allah le guidait et depuis il se sentait serein et apaisé. En croyant convaincu des bienfaits de l'islam, il ne manqua pas d'argumentation pour convaincre Jonathan de le suivre. Et Momo argua si bien que le vendredi suivant, c'est ensemble qu'ils se rendirent à la mosquée. L'iman prêchait en français. Jonathan se convertit, se laissa pousser la barbe et se soumit à toutes les exigences de sa nouvelle religion. Le plan « diversion » fonctionnait à merveille. L'imam remarqua tout le zèle déployé par son nouveau converti. En homme avisé et investi dans une sombre organisation, il interpella Jonathan un soir après l'office. Puis ce fut l'engrenage infernal. Sans qu'il ne comprenne ce qui lui arrive, déjà il transitait par la Turquie. Puis il franchit la frontière Syrienne et en moins de temps qu'il ne faille pour le dire, il venait de rallier les camps d'entraînement de Daesh. Ce fut l'horreur, un cauchemar bien plus grand que tout ce qu'il avait bien pu connaître jusque-là. Il se raccrocha à son amour assassiné pour supporter l'insupportable. Dans de sporadiques moments de lucidité, Jonathan savait que tout cela était insensé. Mais ses geôliers savaient user de



toute sa colère et de son hostilité croissante envers le monde. Il vivait dans l'enfer des hommes et assista impuissant au spectacle d'enfants décapitant des adultes sous la menace de leurs bourreaux. Il vit également des images d'enfants décapités par des bombes. Il visionna ensuite toute la propagande du groupe terroriste sur toutes les horreurs que l'occident permettait en Palestine. Des crimes perpétrés par d'autres croyants.

C'était donc une guerre sainte où le djihad avait toute sa place et il allait devenir, lui Jonathan S, un bras armé de Dieu. Daesh usait de méthodes encore plus ignobles et barbares que leur ennemi. Mais c'est là une loi immuable : quand l'horreur prend le pouvoir elle n'a plus de camp. Elle devient légitime dans toutes les exactions entreprises. C'est alors le règne de la terreur qui anime chaque combattant pour le meilleur et pour le pire. Puis on lui a dit que si sa Jessica était au ciel et qu'il mourrait en martyr, alors il irait la rejoindre au paradis. Cette idée de douceur auprès de sa bien aimée, alors même qu'il évoluait dans le chaos d'un océan de brutalité et d'inhumanité, le réconforta comme si déjà elle était à ses côtés. De retour en France, Jonathan n'était plus que l'ombre de lui-même.

Il était un homme perdu mais déterminé, tel celui qui connaît son destin et s'apprête à l'accomplir. Il quitta l'univers de la rue et abandonna la mosquée. Il devait se fondre dans le monde de cette société qu'il exécrait désormais plus que tout. C'est ce qu'il fit de façon magistrale. Il maîtrisait parfaitement cet art de passer inaperçu au milieu de la foultitude de ses congénères. Dans son nouvel environnement il était devenu quelqu'un. On lui avait fourni un logement et trois frères d'armes qui s'occupèrent de lui et le bichonnèrent comme l'on dorlote un champion avant une compétition. On lui donnait des vitamines, on le nourrissait, on lui payait ses sorties. Il allait se sacrifier pour la cause, et s'il était le moins investis religieusement sur les raisons profondes de son futur geste, il n'en serait pas moins la pièce maîtresse. Après une courte période de relâchement et de débauche modérée, on le rappela à la réalité. On venait de lui confectionner une ceinture d'explosif et il devait s'entraîner à l'enfiler et la porter pour évoluer avec elle de la manière qui soit la plus naturelle possible. Puis il répéta de nombreuses fois tous ces gestes qu'il aurait à faire le jour J. Il devait agir le plus mécaniquement possible. Ses nouveaux amis ne lui avait pas dit, mais ce jour là il aurait droit à une dose de vitamines plus importante pour que sa détermination soit totale, alors il devait avoir automatisé le maximum de comportements. C'est Jonathan qui avait choisi la cible, dernier privilège d'un condamné. Ce serait l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle. Pourquoi ? Il n'en savait rien, ça lui était venu comme ça, un peu comme ce fameux jour ou il avait décidé d'entrer dans ce buisson où il y avait cette ruche. Il savait pertinemment que Jessica n'y était pas mais il s'était laissé porter par son instinct et avait pénétré à l'intérieur sans réfléchir. A la date prévue il arriva sans encombre à l'aéroport.

C'est avec ses trois compères qu'il y est parvenu, en taxi, c'était un vendredi, jour de grande prière. Tous devaient en théorie se faire sauter. Mais dans les faits, ils n'étaient là que pour renforcer la détermination de Jonathan tout en le surveillant au plus près. Eux allaient s'exfiltrer après l'opération, aussitôt que la bombe aurait explosé. Jonathan avançait dans le terminal 2A. C'est à ce lieu que maintenant son destin était rattaché, comme ce fut le cas pour tous ceux et celles qui s'y trouvaient au même moment. Il amorça sa ceinture. On lui avait confectionné un détonateur inversé.

Maintenant il avançait les poings dans les poches, bien serrés sur le détonateur. Dès qu'ils les relâcheraient tout serait fini. Mais quand agir ? Au plus dense de la foule lui avait on dit. Il releva la tête une dernière fois pour voir ce monde qui l'avait tant maltraité, puis... Jessica. Il cru en premier lieu à une hallucination puisqu'il allait la rejoindre bientôt. Mais non, elle était là, bien réelle. Certes, elle n'était plus la jeune fille de sept ans qu'il avait connu. Elle avait grandi et était devenue une très jolie jeune femme encore plus belle que dans ses souvenirs. Comment l'avait-il reconnue ? Comment ne pouvait-il pas reconnaître son premier amour, quand bien même plus de dix ans se sont écoulés ? C'était elle, il le savait, il n'avait aucun doute.

Ce regard clair et pénétrant, cette attitude unique, à la fois désinvolte et bienveillante, cette démarche légère, chaloupée et gracieuse, ces traits doux et délicats si caractéristiques de sa beauté, son nez fin et délicat, sa bouche sensuelle et souriante enfin tout dans cette femme naissante était Jessica, une Jessica aux formes plus charnues il est certain, mais sa Jessica à lui, Jonathan S. Mais comment ? Comment était ce possible ? N'était-elle donc pas morte ? Elle le devait c'était là tout l'objet de son désespoir. Les faits s'entrechoquèrent dans sa cervelle dans un vacarme assourdissant. Il sentit en lui un grand émoi. Puis il vit le visage de Jessica s'éblouir pareil à une étoile qui prend vie. Elle aussi l'avait reconnu. Elle aussi avait dû, à ce moment précis, sentir son cœur s'emballer en elle, et tambouriner si fort qu'elle aurait pu croire qu'il voulait s'évader de son corps pour aller rejoindre sa moitié.

Elle se mit à courir. Jonathan l'imita, son corps avançait malgré lui. Un stress énorme venait à nouveau de l'envahir. Il n'était pas dans son état normal, il le savait. Il n'avait jamais cru à ces histoires de vitamines, il avait bien ressenti les effets secondaires de cette drogue. En cet instant il ne contrôlait plus rien. Trop de remous s'agitaient en lui sans qu'il n'y comprenne rien. Tout était aussi clair que confus. Il crut un instant qu'il délirait. Mais il était heureux, tout simplement. C'était le plus beau jour de sa vie.

Un avenir radieux l'attendait. Enfin la chance avait tourné. En arrivant à la portée de Jessica il ouvrit les bras, il voulait l'enlacer, la serrer très fort contre lui, contre son cœur. Il vit son regard se troubler. Puis il y eut une déflagration violente. Dans un semi-brouillard, il vit la tête de Jessica

s'envoler dans les airs alors que son tronc entamait une rotation. La bombe, il avait oublié la bombe. Comment avait-il pu l'oublier ? Trop d'émotions ? Trop d'adrénaline ? C'était sans importance. Il continua à penser, à réfléchir. Comment se pouvait-il qu'il ne soit pas encore mort ? Il se souvint soudain du mythe des guillotins qui soi-disant ne mourraient pas tout de suite. C'était donc vrai. Il vit une dernière fois la tête de Jessica, elle s'écrasa sur le sol juste avant que son corps n'entre en contact avec un objet solide. Qu'allait elle penser de lui après ce geste ? Avait elle compris ce qui c'était passé ? Il avait envie de pleurer, tout cet amour gâché.

Le temps s'était arrêté en lui. Sa vie tout entière défila. Il revit tous les épisodes heureux et les plus douloureux. La vie lui avait montré ce que pouvait être le bonheur. Non pour le torturer en le lui ôtant ce qu'elle lui avait offert parmi ses trésors les plus merveilleux, mais pour le faire patienter jusqu'à ce jour où Jessica rentrerait des États-Unis pour le retrouver, lui Jonathan. S, lui qu'elle n'avait jamais oublié, lui qui avait été sa bouée pendant toutes ces années, lui a qui elle s'était accrochée attendant sa majorité civile qui est à 21 ans dans l'état du Mississippi. Alors Jonathan aurait su que la mère de Jessica l'avait enlevé pour de sombres raisons qu'elle seule comprenait au milieu de ses délires.

Elle lui aurait tout raconté, ses espoirs, ses inquiétudes, ses espérances et son amour pour lui qui l'avait sauvé de la folie de sa propre mère. Mais Jonathan, lui, n'avait pas regardé la vie à travers le même prisme. Il avait cru qu'elle s'acharnait sur lui sans raison. Et si, il avait espéré comme elle, et si, il n'était pas retourné chez les Patrick, et si, il n'avait pas ouvert la ruche et si, il s'était souvenu de sa toute première impression, et si et si... Et si le nouveau système de mise à feu avait été défaillant ? Et s'il avait cru en la vie ? Et si M. Patrick n'avait pas eu envie de mourir et n'avait pas éloigné cette arme et ce doudou qui le hantait ? Et si la mère de Jessica n'avait pas découvert leur secret ? Et si, il n'y avait pas eu cet incident avec les abeilles qui trônaient au milieu du potager quand Jessica n'avait encore que deux ans ? Et si, il n'était pas trop tard ? Et si tout cela n'était qu'un mauvais rêve ? Et si, il se réveillait, là maintenant, tout de suite ?